

La banalisation du mal, ce processus qui transforme ou presque l'atrocité en une "norme", est sans nul doute l'une des plus grandes menaces de notre siècle. Un danger sans précédent, car invisible pour notre conscience et indolore pour notre corps. Avec ce qu'appelait Pasolini le "bombardement télévisuel", les nouvelles générations ne connaîtront qu'un monde imprégné de douleurs. Ils naîtront avec la maladie et la misère dans les yeux, le sang et la cendre dans le biberon, les explosions et les hurlements comme berceuse dans les oreilles. Mais comme pour tout, ils finiront par banaliser, ils accepteront. Comment leur en vouloir ? On leur apprend à dépersonnaliser la guerre, la maladie, la faim dès leurs plus jeunes âges.... Au-delà de rendre communes ces images par leur sempiternelle compagnie, elles deviennent insignifiantes. Littéralement. Elles perdent autant leur signification que leur valeur. Ces images ne sont que ce qu'elles sont : des images. Tous ces écrans ne sont pas innocents dans cette tragédie. Ils créent une distance, une distance lymphatique, qui endort les esprits. Par ces biais, l'horreur paraît si lointaine, tel l'embrasement d'une étoile dont nous n'apercevons que sa faible lueur. Il ne nous viendrait pas à l'esprit qu'une goutte de sang puisse jaillir jusqu'à nous.

Nous perdons tout sens de la réalité. Car c'est aussi à travers ces écrans que chaque jour nous regardons nos séries, nos télé-réalités, nos vidéos de chat. L'écran est l'incarnation ultime du divertissement moderne. L'aliénation suprême. Nous assimilons presque automatiquement toutes les images à une fiction, à un divertissement macabre. Il est alors presque impossible de considérer véritablement les enjeux de toutes les informations que nous entendons en continu dans notre quotidien.

Nous dissociions.

Nous mettons de côté tout ce que nous voyons sur nos écrans. Tout cela ne devient que poussière, détails éphémères. Ainsi se forme une réalité parallèle à la nôtre, où toutes les monstruosité du monde s'y passent. Nous devenons de ce fait, étrangers.

Étrangers à la mort.

Étrangers à la maladie.

Étrangers à l'injustice.

Étrangers aux inégalités.

Dans cette petite bulle, nous nous ostracisons. Une autarcie douillette, loin de la douleur, loin de l'humanité qui se fane.